

Pablo Servigne : "Il faut un rapport au monde plus sage, pour mieux vivre ces chocs"

L'auteur et conférencier Pablo Servigne s'intéresse depuis des années aux questions de transition écologique et d'agro-écologie. C'est aussi l'un des créateurs de la "collapsologie", ce mouvement qui étudie l'effondrement possible de la civilisation industrielle. La crise du coronavirus, ses conséquences, la vulnérabilité du modèle de nos sociétés, l'urgence alimentaire... Il répond à toutes ces questions.



Au début du confinement, vous étiez sidéré et boulimique d'informations. Cela va mieux ?

➤ J'étudie depuis une dizaine d'années les risques systémiques et globaux. Une pandémie, on n'en parlait pas trop parce que ça faisait peur et qu'on en a un peu marre de passer pour des oiseaux de mauvais augure. Du coup, on ne l'a pas vu venir. J'ai été surpris par mon état de sidération. J'ai eu vraiment peur alors que la peur, ça fait 10 ans que

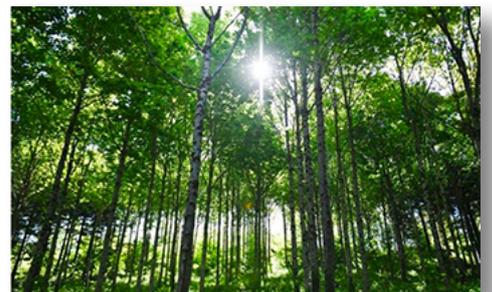
je me la coltine et je pensais être, non pas vacciné, mais habitué. En fait, j'ai eu peur qu'on réagisse mal globalement. Et puis, personne ne connaît ce virus.

Vous avez cherché à comprendre ?

➤ Effectivement, j'ai voulu savoir. On a ressorti la bibliographie, les articles, les livres là-dessus et on a découvert, qu'en fait, tout était là. Les scientifiques avaient déjà prévenu. J'ai revu le film de Soderbergh, "Contagion", qui est extraordinaire. C'était important de voir et comprendre la réaction du monde. Car de cette réaction dépendra l'avenir. On est face à l'incertain et si on réagit mal, cela peut empirer. Moi, j'avais choisi d'informer un maximum de personnes pour qu'on soit nombreux à réagir en cas de pépin, tout en sachant bien que les pépins sont déjà là.

La baisse de l'activité humaine pendant le confinement a des effets sur les écosystèmes. (Photo : archives Ouest-France)

Des espèces disparaissent, des écosystèmes se détraquent, des cultures, des langues, des pays s'effondrent, il y a des pollutions abominables... La pandémie ne fait qu'accélérer ce sentiment de préparation. Avoir deux semaines ou un mois de stocks alimentaires



chez soi, ce n'est pas juste une lubie survivaliste. C'est très important pour éviter un chaos social et les mouvements de panique. Cela apprend à gérer notre besoin, notre consommation, notre désir de toujours plus.

D'autant plus qu'on a tendance à consommer davantage quand on est privé de liberté de mouvements...

➤ À un moment, j'étais vraiment saturé d'informations et je me suis mis à manger beaucoup. C'était très bizarre. Alors j'ai décidé de faire un jeûne de plusieurs jours. Il y a sans doute un parallèle entre l'information et la nourriture. La peur de manquer est quelque chose de moteur dans nos sociétés, c'est ce qui nous fait consommer. Le capitalisme fonctionne sur notre peur de la mort. On achète des biens matériels pour essayer de la combler. La pandémie nous touche de manière très intérieure, très intime dans nos corps. Je trouve intéressant d'apprendre tout ça sur soi.

Le confinement permet aussi de se recentrer sur les gens qui nous entourent directement ?

➤ En temps normal, je passe beaucoup de temps dans les trains ou en voiture pour aller dire aux gens que c'est la catastrophe. Je prépare mon PowerPoint dans un TGV qui va à 300 km heure. C'est complètement absurde. On est tous pris dans des paradoxes et des compromis. Ma vie familiale en souffrait. Je n'étais pas souvent dans mon village, à faire un potager, à m'occuper de mes enfants convenablement. Le confinement m'a obligé à le faire et c'est vraiment très agréable. En famille mais aussi avec les voisins, la municipalité. Je trouve la politique à petite échelle vraiment très puissante, très intéressante. Cela m'a donné envie de m'investir davantage localement.

On est face à un virus mondial qui nous enseigne finalement la proximité...

➤ Au niveau global, cette crise nous apprend à nous coordonner. On en a vraiment besoin au niveau international, sinon les compétitions reviennent très vite au niveau géopolitique, comme on l'a vu avec les masques. On a besoin de coopération car un virus se fout des frontières. C'est une opportunité pour nous, les humains, de s'unir. Il n'y a rien de tel pour coopérer, pour refaire vivre l'entraide, que d'avoir un ennemi commun. Les changements climatiques, comme ce virus, peuvent servir de déclic. Mais je vois aussi émerger de la compétition.

Quant au retour à des chaînes d'approvisionnement locales et aux producteurs locaux, c'est vraiment très intéressant parce que ça nous apporte de l'autonomie, de la résilience. Mais il ne faut pas sombrer non plus dans l'écueil du tout local ou d'un repli sur soi. Il y a un juste équilibre à trouver. On a besoin de global aussi.

Une chose est sûre, la période est propice à la réflexion ?

➤ On est en train de vivre une exploration. Le choc a été tellement bouleversant que ça nous force à revoir nos bases, nos certitudes et à se réinventer ; chercher d'autres solutions, essayer, expérimenter. Je trouve ça assez enthousiasmant. Beaucoup me demandent si c'est la première étape vers l'effondrement. C'est une question pour les historiens du futur ou les archéologues. Aujourd'hui, on ne peut pas savoir. On

peut juste acter le fait qu'il y a un risque d'effet domino. Des étapes, il y en a déjà eu avant, et il y en aura après. Une chose est sûre : cette pandémie peut avoir des conséquences géopolitiques majeures qui peuvent déclencher des guerres ou des famines, par exemple. Mais les emballements sont, par définition, incertains. Les emballements sont, par induction, incertains. Pour Edgar Morin, on arrive dans l'âge de l'incertitude. Donc maintenant, on doit agir pour faire en sorte d'atténuer ces chocs et de les éviter au maximum. Je ne sais pas si on les évitera tous, parce qu'au niveau climatique, c'est déjà mal barré ! Mais en tout cas, si on se met dans la perspective d'un effondrement ou des effondrements au pluriel, alors beaucoup de choses prennent du sens.

Face à ce virus, même les États les plus puissants doivent faire preuve de modestie...

➤ L'hyper-puissant devient déjà vulnérable en détruisant les écosystèmes, en polluant l'air, les sols, etc. En étant trop dépendantes du pétrole, les économies ont gagné en efficacité, mais elles ont perdu en résilience, en capacité d'absorber les chocs. On arrive dans un monde de plus en plus instable, avec un environnement qui change. Et là, on s'aperçoit que ce qui est efficace est fragile. Il faut aller vers plus d'efficacité et de sobriété. Il faut revoir nos économies, mais aussi notre rapport au monde, aux animaux, aux végétaux...

C'est beaucoup plus que de la simple économie ou de la politique. Cette crise, et toutes les catastrophes en général, font l'époque dans laquelle on vit. C'est une question très intérieure, bouleversante, philosophique...



La pandémie, une étape vers l'effondrement ? (Photo d'illustration : Shutterstock)

La crise n'est donc pas que sanitaire ?

➤ Ce serait une erreur de le croire. Elle a des conséquences économiques, politiques, géopolitiques, philosophiques, ontologiques... Cette pandémie n'arrive pas comme ça. Elle survient parce que sommes monstrueusement vulnérables. On n'a pas pris les autres êtres vivants comme des ressources et donc on a détruit les forêts, les espèces...

Il y a plein d'explications à des virus et de multiples conséquences.

Le virus est un problème à traiter parmi d'autres ?

➤ Il n'y a pas qu'un problème comme le virus, le réchauffement climatique, la question énergétique, le CO2 ou la démocratie... En fait, tout est lié et tout est majeur. Cela provoque des vagues et des montagnes russes émotionnelles comme cette pandémie ou des grandes catastrophes, ça remet tout en question. Et donc, nous pouvons ressentir du désespoir, de la déprime, la colère, de la rage, de la honte...

Mais aussi de l'enthousiasme et parfois de l'excitation. On a du mal à gérer tout ça. C'est ce qu'on essaye d'éclairer avec la collapsologie : un rapport au monde un peu plus sage, pour mieux vivre ces catastrophes, agir mieux, s'organiser mieux.

Vous redoutez la crise économique qui s'annonce ?

➤ Oui car la pandémie va révéler des inégalités extrêmes, sociales et économiques, qui sont extrêmement toxiques et corrosives pour la société. Elles détruisent le lien social et sont un facteur majeur d'effondrement des sociétés. L'exploitation par les élites des autres humains ou des non-humains (plantes, animaux...) provoquent finalement cela.

Il faut absolument réduire les inégalités et les sentiments d'injustice. Pour le bien commun. Pourquoi les dirigeants ont activé si rapidement les leviers pour mettre le monde avec ce virus, alors que c'était, loi de l'économie oblige, soi-disant impossible à faire ? C'est la peur de mourir et d'être jugé. Le virus touche tout le monde, même les élites. Des gens haut placés sont morts du virus. Les décideurs ont aussi eu peur des jugements, du nombre de morts, et même des procès au pénal.

Rien n'est écrit à l'avance, finalement ?

➤ On a beaucoup de leviers d'action. Le champ des possibles est plus ouvert que ce qu'on croyait. La question de l'alimentation ou de l'eau permet de comprendre facilement les problèmes systémiques. Tout est lié à notre assiette : la terre, le sol, mais aussi la gestion des déchets, les chaînes d'approvisionnement, le pétrole dont on a besoin pour faire des engrais, des pesticides... On peut lier tous les problèmes du monde à quelque chose qui nous touche de manière intime tous les jours : ce que je mange et je bois.

On ne peut pas survivre sans eau, sans alimentation. Cela devrait donc être un problème de sécurité nationale ! Les sols, le foncier agricole, les paysans, les stocks alimentaires, c'est aussi de la sécurité. À une époque, les famines étaient surveillées de près car elles amenaient des révolutions. Cette pandémie a remis au goût du jour la question de l'approvisionnement.

Vous plaidez pour une autonomie alimentaire de la France ?

➤ Au moins un peu plus d'autonomie. On a peu de terres cultivées consacrées aux légumes, ce qui nous oblige à amener plein de camions d'Espagne et d'ailleurs. Il faudrait augmenter ces surfaces. Ce n'est pas une question de repli sur soi, c'est pour être en capacité de traverser les crises sans trop souffrir. Cela permet aussi une meilleure coopération avec les autres États. Il ne faut pas remettre des frontières et arrêter de se parler, bien au contraire, mais de s'associer entre voisins pour mieux faire face aux grandes puissances extérieures.

La Russie a fermé ses frontières et les exportations de blé avec la pandémie. Or, le blé c'est important pour les Français. Si le soja brésilien s'arrête, beaucoup de filières en France, d'élevage en l'occurrence, vont souffrir. Si le gaz naturel n'arrive plus de Russie, si le pétrole n'arrive plus, etc, comment faire pour cultiver notre nourriture ?

Le confinement a remis en lumière la puissance des approvisionnements locaux et les supermarchés ont été obligés de se tourner vers le local. Ceux qui peuvent font des potagers. Dans notre vallée, on s'est mobilisé pour maintenir le marché de producteurs, en s'obligeant à consommer quasi-tout chez eux. Pour maintenir

un tissu économique et une vie. On voit des gens redécouvrir ou découvrir la qualité des produits locaux. On voit aussi beaucoup de solidarité et d'entraide. Ce sont des effets positifs assez rapides.

Il n'y a donc rien d'irréversible ?

➤ L'entraide émerge en milieu hostile. En temps de crise, c'est un réflexe extraordinaire. L'enjeu, c'est plutôt d'arriver à graver cela dans le marbre. Beaucoup de gens s'entraident, parlent à leurs voisins, etc. C'est vraiment mécanique. Ce qui peut amener l'égoïsme, c'est l'abondance, parce que quand on a tout, on a des choses à perdre, et surtout on peut n'a plus besoin de son voisin pour vivre...

Si on veut voir l'entraide s'inscrire durablement, il faut s'organiser et faire de la politique pour créer un rapport de force favorable aux biens communs, aux biens publics. Il y a une fenêtre, une brèche, mais il va y avoir des luttes parce que le Vieux Monde va gigoter encore, comme dirait Edgar Morin. Il ne va pas se laisser abattre facilement. Cette économie asociale et égoïste doit devenir une économie sociale et solidaire.

L'un des enseignements de ce confinement également, c'est qu'on voit une résilience très rapide de certains écosystèmes. Il va falloir refaire une place à toutes les espèces qui partagent avec nous cette Terre ?

➤ Oui, ça, c'est sûr. J'espère que beaucoup de gens en ont pris conscience. Voir que le vide laissé par les humains, par leur suractivité, provoque un tel déploiement ou un retour du sauvage, c'est spectaculaire. Il faudrait voir s'ils se reproduisent bien, mais c'est plutôt bon signe. Je ne sais pas si toutes les espèces vont de nouveau émerger, mais ça donne envie de laisser encore tranquille la faune sauvage et les écosystèmes. Sur notre planète Terre, ce ne sont pas des parasites ou des colocataires, ce sont des alliés potentiels ! C'est avec eux qu'on doit traverser les tempêtes. Il ne faut pas les prendre comme des ennemis, ni comme des ressources, mais comme des alliés.

Que pensez-vous de la gestion politique de cette crise par les gouvernants ?

➤ On attend d'un pouvoir qu'il coordonne. Mais cette coordination peut se faire aussi par les régions, les villes, les villages. Dans cette situation, il est capital de se sentir en confiance et dans un sentiment de justice, d'équité. Ainsi, l'entraide émerge très facilement. Or aujourd'hui, la population ressent une forte méfiance, voire une défiance envers les élites. On l'a vu ces derniers mois avec les mouvements sociaux. Il y a un sentiment d'insécurité et d'injustice parce qu'il y a des grandes inégalités, parce qu'on met tout le monde en compétition économique : les chômeurs, les étudiants... On n'est pas tous logé à la même enseigne. Tout ça est très toxique et provoque mécaniquement une désagrégation de nos sociétés, de l'entraide, et une perte d'envie de participer aux biens communs et publics.

On entend beaucoup parler du monde d'après. Vous croyez à cette prise de conscience espérée par les uns, peu crédibles pour d'autres ?

➤ Il y aura forcément des gens pour relancer tout à l'identique. Mais je considère que la pandémie est une conséquence de notre modèle économique. L'occasion est là pour revoir les fondamentaux et essayer autre chose. Au moins laisser ceux qui veulent essayer. Je ne crois pas à une solution miracle à grande échelle qui

fonctionnerait pour tout le monde. Je m'en méfie comme de la peste. Mais plutôt de laisser libre cours à l'imagination, à l'expérimentation. Chaque région, chaque culture, chaque langue, chaque peuple, chaque individu, etc. En fonction des conditions locales, il y a peut-être la place pour de nouvelles manières de faire de la politique, de l'économie, de cultiver et de faire d'agriculture.

Pour cela, il faut que les systèmes dominants arrêtent de verrouiller l'innovation et l'expérimentation. C'est ça qui apporte la résilience et, finalement, la diversité des jeunes pousses. L'arbre est en train de s'effondrer et on ne va pas passer notre temps à essayer d'enrayer sa chute. Il vaut mieux préparer les jeunes pousses à côté pour retrouver une forêt. Et avoir ainsi une chance de survivre aux conditions environnementales qui sont de plus en plus hostiles.

Souvent après les grandes crises mondiales naissent de grandes avancées. On peut espérer voir la lumière naître de cette obscurité qu'on connaît actuellement ?

➤ Thomas Piketty l'a démontré dans ses travaux : à chaque fois que les inégalités avaient été réduites massivement, c'était après des catastrophes comme les guerres mondiales. Pourquoi ? Parce que la finance était à genoux et n'arrivait plus à imposer ses conditions. Donc, les États ont pu graver dans le marbre des politiques de solidarité. Mais on n'est pas dans un événement aussi dramatique qu'une guerre, du moins pas encore... Il y a donc des risques qu'on retourne à la "normale" et qu'on relance comme avant. Mais il y a une brèche pour qu'on apprenne de nos erreurs, de nos manques, de nos maladresses. J'espère qu'on apprendra.

Mais cette peur laissera une trace ?

➤ Imaginer qu'on va revenir à un monde sans souffrance, où on va allumer la télé et arrêter de penser aux catastrophes, c'est une pure illusion. Il faut vraiment trouver le courage de vivre avec ce sentiment de vulnérabilité, avec ces dangers, ces risques, mais aussi ces chocs. On va souffrir et on va avoir des deuils toute notre vie. L'humilité, c'est vraiment quelque chose de fondamental.